face du Vivier, et son embarras redoublait.

Depuis quand, objecta-t-elle d'une voix mal assurée, est-il défendu de se promener le soir sur le lac ?... Il n'y a là rien d'étonnant.

—Rien d'étonnant! se récria l'entêtée servante; un homme qui n'est plus de la première jeunesse et qui flâne sur l'eau jusqu'à dix minutes, au risque d'attraper des rhumatismes !... Il faut qu'il ait quelque folie dans la tête ou au cœur..... J'ai reviens à ce que j'ai dit : M. Desgranges est amoureux de vous.

—Tais-toi, Perronne, tu n'as pas le sens commun et tu me fais honte!

Mariannette s'était enfuie sans vouloir en entendre davantage. Elle se réfugia sur la galerie du bord de l'eau. Là, seule, appuyant sa joue brûlante contre les feuilles de la glycine, elle restait accoudée, perdue dans une confuse méditation, en face du lac encore fumeux de la dernière pluie.

M. Desgranges amoureux d'elle, était-ce possible ? Comment elle, une provinciale ignorante et quasi sauvage, pouvait-elle occuper la pensée d'un homme habitué aux élégances et aux raffinements du monde parisien, ayant eu, avant ses parents, des succès auprès des femmes à la mode ?... Cela semblait incroyable à Mariannette, et cependant, au fond, elle avait un secret pressentiment de la réalité de cet amour invraisemblable. Elle rapprochait les unes des autres ces paroles jetées par lui, ces gestes extraordinaires et qui s'expliquaient d'eux-mêmes si réellement Philippe l'aimait : — leur dernier entretien sur la galerie, les mystérieuses tristesses de Desgranges, ses confidences nocturnes et brusquement interrompues, ce laisser sur les mains et puis ces étranges stations nocturnes en barque, en face du Vivier....Evidemment, il y avait là autre chose qu'une simple amitié, et alors il était possible que ce fût de l'amour! Cette soudaine clarté jetée sur un obscur état d'âme étourdissait Mariannette; elle en éprouvait un éblouissement vicieux, comme lorsqu'on tombe en plein soleil au sortir des ténèbres.

Mais si Desgranges l'aimait, pourquoi l'avait-il quittée si brusquement et pourquoi ne reparaissait-il plus au Vivier ?... Cet amour le rendait donc malheureux ! Il le regrettait donc, puisqu'il essayait de s'en guérir !... Et la jeune fille recommençait à douter. Dans sa folie et avec son expérience d'enfant, elle ne voyait qu'une seule éventualité qui pût attirer Philippe et l'obliger à fuir : — l'impossibilité d'un mariage entre Mariannette et lui. Or cette impossibilité n'existait pas. Philippe était garçon et maître de disposer de lui-même, puisqu'il s'était épris d'elle. La question d'argent ne pouvait l'arrêter : Mariannette était riche et lui-même possédait une fortune indépendante. Si donc, au lieu de déclarer franchement son amour, il avait cessé ses visites au Vivier et se tenait confiné au Toron comme un homme qui a peur de se laisser entraîner, c'est qu'il jugeait cet amour dangereux, c'est qu'il y voyait de mystérieux obstacles. Lesquels ? Mariannette se creusait la tête pour découvrir les motifs de cette réserve. D'où venait cette contrainte qui l'éloignait du Vivier et arrêtait sur ses lèvres l'aveu d'une tendresse dévorante ? Tout à coup, elle crut comprendre. Une existence dans la paix, la joie et la liberté, une vie commune avec la jeune fille.... Elle se rappelait la conversation de Desgranges au moment où la noce d'Angon passait devant le Vivier ; elle se remémorait ses réflexions amères, sa tristesse soudaine, son regret de mûrir plus jeune.... Puis, en dernier lieu, ce qui effrayait Philippe et lui donnait de scrupules, c'était la différence d'âge. Cette découverte enlevait subitement du cœur de Mariannette un poids douloureux. Elle se sentit rassérénée et sourit allègrement.

Tous les brouillards qui enveloppaient son esprit se dégageaient peu à peu, pareils à ces gazes légères qui flottaient ici ce moment sur le lac et s'évaporaient en ondulations fantastiques. Le ciel s'éclaircissait. Sur l'eau d'un vert laiteux, les bêtes reculant du côté de Boussard et remontant aux flancs des montagnes, comme de blanches et fugaces apparitions.—Une calme profondeur descendait même le deuil de Mariannette et le solennisait sous forme d'une douce attente !... Pour elle, encore toute élèvre, la vie allait s'ouvrir. Elle rapprochait les unes des autres ces paroles entendues qui lui avaient fait pressentir des destinées extraordinaires et qui s'expliquaient d'elles-mêmes si réellement Philippe l'aimait : — leur dernier entretien sur la galerie, les mystérieuses tristesses de Desgranges, ses confidences nocturnes et brusquement interrompues, ce laisser sur les mains et puis ces étranges stations nocturnes en barque, en face du Vivier....Evidemment, il y avait là autre chose qu'une simple amitié, et alors il était possible que ce fût de l'amour! Cette soudaine clarté jetée sur un obscur état d'âme étourdissait Mariannette; elle en éprouvait un éblouissement vicieux, comme lorsqu'on tombe en plein soleil au sortir des ténèbres.

Mais si Desgranges l'aimait, pourquoi l'avait-il quittée si brusquement et pourquoi ne reparaissait-il plus au Vivier ?... Cet amour le rendait donc malheureux ! Il le regrettait donc, puisqu'il essayait de s'en guérir !... Et la jeune fille recommençait à douter. Dans sa folie et avec son expérience d'enfant, elle ne voyait qu'une seule éventualité qui pût attirer Philippe et l'obliger à fuir : — l'impossibilité d'un mariage entre Mariannette et lui. Or cette impossibilité n'existait pas. Philippe était garçon et maître de disposer de lui-même, puisqu'il s'était épris d'elle. La question d'argent ne pouvait l'arrêter : Mariannette était riche et lui-même possédait une fortune indépendante. Si donc, au lieu de déclarer franchement son amour, il avait cessé ses visites au Vivier et se tenait confiné au Toron comme un homme qui a peur de se laisser entraîner, c'est qu'il jugeait cet amour dangereux, c'est qu'il y voyait de mystérieux obstacles. Lesquels ? Mariannette se creusait la tête pour découvrir les motifs de cette réserve. D'où venait cette contrainte qui l'éloignait du Vivier et arrêtait sur ses lèvres l'aveu d'une tendresse dévorante ? Tout à coup, elle crut comprendre. Une existence dans la paix, la joie et la liberté, une vie commune avec la jeune fille.... Elle se rappelait la conversation de Desgranges au moment où la noce d'Angon passait devant le Vivier ; elle se remémorait ses réflexions amères, sa tristesse soudaine, son regret de mûrir plus jeune.... Puis, en dernier lieu, ce qui effrayait Philippe et lui donnait de scrupules, c'était la différence d'âge. Cette découverte enlevait subitement du cœur de Mariannette un poids douloureux. Elle se sentit rassérénée et sourit allègrement.

Tous les brouillards qui enveloppaient son esprit se dégageaient peu à peu, pareils à ces gazes légères qui flottaient ici ce moment sur le lac et s'évaporaient en ondulations fantastiques. Le ciel s'éclaircissait. Sur l'eau d'un vert laiteux, les feuilles de la glycine, elle restait accoudée, perdue dans une confuse méditation, en face du lac encore fumeux de la dernière pluie.

M. Desgranges amoureux d'elle, était-ce possible ? Comment elle, une provinciale ignorante et quasi sauvage, pouvait-elle occuper la pensée d'un homme habitué aux élégances et aux raffinements du monde parisien, ayant eu, avant ses parents, des succès auprès des femmes à la mode ?... Cela semblait incroyable à Mariannette, et cependant, au fond, elle avait un secret pressentiment de la réalité de cet amour invraisemblable